

Paul Léautaud, le destin comme accomplissement d'un daimon

Nicolas Denavarre¹

Abstract en/fr

«Our temperament is our master», Paul Léautaud (1872-1956) wrote, paraphrasing unconsciously Heraclitus, according to whom «man's temperament is his fate» (*Ethos anthropo daimon*). Léautaud's *Daimon* could be nicknamed «Maurice Boissard», which was the name of the character he invented to sign the dramatic chronicles he used to write in «*Mercure de France*», a narcissistic, sarcastic, merciless, melancholic and eccentric old man anticipating his own future.

Hype, prophetic intuitions of this «becoming Boissard», moments of rebellion followed by resignation, and resurgences of other possible egos written «in a corner of the diary», are so many successive steps consigned by the diarist and attesting to the implacable process of his Daimon's individuation by which Léautaud accomplishes his own fate.

«Notre tempérament est notre maître» écrivait Paul Léautaud, retrouvant sans le savoir la maxime d'Héraclite selon laquelle «le tempérament de l'homme est son destin» (*Ethos anthropo daimon*). Le *Daimon* de Léautaud (1872-1956), on peut l'appeler «Maurice Boissard», du nom de ce personnage que l'écrivain s'était inventé à 30 ans pour signer ses chroniques dramatiques au «*Mercure de France*», un vieillard narcissique, sarcastique, impitoyable, mélancolique et original préfigurant son propre devenir.

Effets d'annonces, intuitions prophétiques de ce «devenir Boissard», moments de révolte puis de résignations, résurgences d'autres moi possibles notés «dans un coin de journal», sont autant d'étapes consignées par le diariste et témoignant de ce processus implacable d'individuation de son Daimon par lequel Léautaud accomplit son propre destin.

1. Prémisses

Paul Léautaud naît le 18 janvier 1872 et meurt le 22 février 1956. Dans cette parenthèse de quatre-vingt quatre années arrachées au néant, il a publié, en tout et pour tout, trois brefs récits autobiographiques, quelques plaquettes d'aphorismes et deux volumes de chroniques dramatiques. S'il meurt assez célèbre, c'est parce qu'il a enregistré dans les années 1950-1951 pour la Radio-diffusion Française une série d'*Entretiens* ayant connu un fort retentissement.

¹ Paris 3 (Sorbonne Nouvelle), Centre d'Etudes sur le Roman des années Cinquante au Contemporain (CERRAC).

Ses livres, eux, n'ont jamais atteint le grand public ni ne furent considérés par ses pairs comme des œuvres de premier plan. S'il meurt dans une certaine aisance financière, il a connu la gêne pendant les quatre-cinquièmes de son existence. Il reconnaît par ailleurs avoir vécu «dans un placard», y côtoyant toute sa vie «les cinquante mêmes personnes». Il ne s'est égaré en dehors de Paris et de sa proche banlieue qu'à quelques reprises. Il a vécu pendant des décennies en semi-ermite dans son pavillon de Fontenay aux Roses avec les seuls compagnons qui lui étaient agréables: les dizaines de chats et de chiens abandonnés qu'il recueillait, nourrissait, soignait et enterrait dans son jardin en versant les larmes dont les humains lui paraissaient indignes. La légende - car il y a un mythe Léautaud, confidentiel mais tenace - dit que ses derniers mots furent: «Maintenant fichez-moi la paix!». De fait c'était là son idéal. N'être pas dérangé. Avoir tout le loisir de se livrer corps et âme à ce qu'il appelait ses rêveries, lesquelles lui réservaient moins de déceptions que la vie dite réelle. Le *Journal littéraire* qu'il a tenu depuis 1893 jusqu'à sa mort délivre en permanence cette impression d'une vie extrêmement cloisonnée, claquemurée, immobile, répétitive, avec ses habitudes immuables et ses obsessions incurables. Nous sommes aussi loin que possible de la trajectoire du héros tragique, du héros romantique ou encore du poète maudit. Léautaud serait-il donc, pour paraphraser le titre du livre d'Imre Kertesz, un «être sans destin», c'est à dire figé dans un espace-temps uniforme et immobile, vide de tout élément susceptible de justifier une étude de son œuvre autobiographique sous l'angle du Fatum?

Tout discours sur le Fatum d'un diariste évoque irrésistiblement le vaisseau naviguant entre Charybde (le délire mystique plus ou moins assumé) et Scylla (le tout psychologique). Afin d'éviter ces écueils, dans la mesure où ils sont évitables, nous nous en tiendrons à l'étude du développement du moi du diariste au sein de son *Journal*. C'est en effet dans ce développement-là que nous semble résider le destin tout intérieur de Léautaud. *Ethos anthropo daimon* écrivait Héraclite soit «le tempérament de l'homme c'est son destin» ou encore «le destin c'est le caractère» comme l'écrivait Novalis. «Notre tempérament est notre maître»² observait enfin Léautaud, conscient que ce quelque chose en lui qu'il appelait «tempérament» et que nous appellerons «Daimon» le guidait et qu'il lui faudrait, tôt ou tard, consentir à sa toute-puissance.

Nous nous pencherons d'abord sur les annonces prophétiques du Fatum à accomplir puis sur ce Daimon qui incarne celui-ci et enfin sur les réactions du diariste face à cet accomplissement. Nous concentrerons notre étude presque exclusivement sur l'année 1907 du *Journal littéraire*,

² Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire*, t. 2, Mercure de France, 1988, p. 1477.

année centrale, année charnière du surgissement du Daimon et du consentement progressif de Léautaud à lui-même, c'est à dire, donc, à cette forme non-spectaculaire, discrète, secrète, en adéquation avec son tempérament égotiste et retiré, de destin.

2. Prophéties et effets d'annonce

L'abbé Blanès, dans *La Chartreuse de Parme*, tâche d'enseigner à Fabrice la science du déchiffrement des signes. Remy de Gourmont, influencé peut-être par ses intenses lectures stendhaliennes, s'aventure lui aussi à énoncer des oracles. Le 17 mars 1907 il déclare à Léautaud: «Allons, vous serez fonctionnaire, c'était dans votre destinée»³. Il ne se lance pas tout à fait à l'aveugle. En cette année 1907, Léautaud est, à trente-cinq ans, encore très indécis quant à son avenir. Titulaire du certificat d'études, autodidacte, il a une formation juridique acquise sur le tas dans un cabinet de notaire puis dans celui d'un administrateur judiciaire qu'il vient de quitter. Puisqu'il faut bien vivre, il fait, sans grande conviction, toutes sortes de démarches pour entrer dans la fonction publique. C'est parce que ces démarches semblent sur le point d'aboutir que Gourmont, figure tutélaire du *Mercure*, prétend prendre acte de ce destin de fonctionnaire qui, en réalité, ne sera pas. Mais si l'auteur des *Epilogue* fait piètre figure en Pythie du 6^{ème} arrondissement, il ignore qu'un rôle plus grand que celui de mauvais oracle doit lui échoir. Celui, ni plus ni moins, d'un Deus ex machina intervenant à point nommé pour remettre le héros égaré, l'écrivain sur le point de se perdre, sur les vrais rails de sa destinée. Cette année-là, il soufflera en effet à Alfred Vallette, le directeur du *Mercure*, deux idées qui auront pour Léautaud une importance capitale: lui confier la chronique dramatique de la revue - nous y reviendrons - et, quelques mois plus tard, lui proposer une place d'employé au *Mercure de France*, un poste fixe au centre de ce «bouillon de culture», l'expression est de Mauriac, de la vie littéraire parisienne. Il fallait que quelque chose arrivât pour dénouer la situation, pour mettre fin à l'errance de Léautaud, à ses incertitudes, pour le sauver de ce péril de ne pas vivre la vie qui devait être la sienne, pour le mettre sur cette voie toute tracée vers lui-même, et ce quelque chose arriva, en deux fois, deux fois sous l'égide de Gourmont. Il est vrai que dans Stendhal, les pistolets tirent toujours deux coups.

1907 est l'année des présages. Celui-ci, dont nous allons parler, beaucoup plus éclairant que l'oracle manqué de Gourmont, ne laissera aucune trace dans l'esprit de Léautaud. Du reste, comme le dit Georges Kliebenstein in *Figures du destin stendhalien*, dans les romans de

³ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire*, t. 1, *Mercure de France*, 1988, p. 385.

Stendhal, «le signe net est aussi un signe destiné à être dénié ou *oublié*»⁴. Cette amorce de l'histoire à venir que Gérard Genette définit comme ce «germe» insignifiant, et même imperceptible, dont la valeur de germe ne sera reconnue que plus tard, et de façon rétrospective»⁵ échappe par définition au diariste lancé dans l'aventure d'une vie écrite au jour le jour. Elle semble placée là pour la seule jubilation du lecteur qui se sent soudain maître et possesseur de cette science des signes chère à l'Abbé Blanès.

Léautaud, en cette année 1907, a déjà publié les trois récits autobiographiques qui constitueront l'essentiel de sa production hors critique dramatique et hors *Journal: Le Petit Ami* (1902), suite de souvenirs d'enfance, *In Memoriam* (1905), autre suite de souvenirs que l'écrivain consigne à mesure qu'ils se présentent à son esprit tandis qu'il contemple l'agonie puis le corps mort de son père, et enfin *Amours* (1906), toujours et encore des souvenirs, de femmes cette fois, aboutissant à la figure ambivalente et équivoque de sa mère. Désormais, Léautaud n'a plus rien à dire sur son enfance et sur sa jeunesse. Or il est absolument dénué de toute imagination. Là encore la situation paraît bloquée de manière angoissante. Qu'écrire? Comment continuer à exister en tant qu'écrivain? Désœuvré, un peu à la dérive, en quête de quelque chose de confus, il revient régulièrement flâner dans le quartier où il a grandi, sans but précis, comme incapable de rompre avec cette partie de sa vie, avec l'enfant qu'il fut, comme intoxiqué par la nostalgie que diffuse dans son âme l'image de ce petit gavroche tendre et fragile, et impuissant à se tourner résolument vers l'âge d'homme. C'est dans ce climat d'errance entre deux eaux, de divagation, d'incertitude complète quant à son avenir d'homme et d'écrivain qu'il rend visite, le 23 janvier 1907, à une certaine Bertha Staub qu'il a bien connue autrefois. Précisons que le 23 janvier n'est pas tout à fait un jour comme un autre, c'est, est-ce un hasard?, l'anniversaire de Stendhal. Il se présente, elle l'accueille, ils bavardent. La vieille dame a des lettres et sa compagnie est agréable. Léautaud raconte l'entrevue dans son *Journal*:

La pièce où nous étions était une bonne pièce de travail, enfermée, intime, où la vie de quelqu'un se sentait. Un peu de désordre dans les papiers, dans les livres. Pas le cabinet de quelqu'un qui range tout en se disant: je travaillerai demain. La pièce de quelqu'un qui travaille toujours. Mme Staub est amère, déçue, misanthrope. Je n'étais qu'un enfant quand je l'ai connue et c'était presque pour cet enfant que je venais la voir. Pourtant, à parler ainsi avec elle, devant sa tristesse et ses déceptions et sa pauvreté, je n'avais que des sensations de vieillesse et

⁴ Georges KLIEBENSTEIN, *Figures du destin stendhalien*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 92.

⁵ Gérard GENETTE, *Figures II*, Paris, Seuil, 1972, p. 113.

de désenchantement, et je me serais volontiers installé aussi au coin du feu, à côté d'elle, toute la soirée, pour dire du mal de tout et regretter le bon vieux temps⁶.

«Des sensations de vieillesse et de désenchantement». Voilà donc ce que trouve l'écrivain venu chercher l'enfant qu'il fut. L'inverse. Le vieillard qu'il n'est pas encore mais qu'il sera bientôt. L'intuition de tout ce qui l'attend dès les années à venir et jusqu'à la fin de ses jours. Car Léautaud renoncera à l'âge d'homme, à l'âge adulte, celui des compromissions et des aspirations petites-bourgeoises, pour devenir le vieillard qu'il porte déjà en lui, l'inverse de l'enfant mais pas son contraire. Le destin de Léautaud, c'est, en un mot comme en cent, d'être vieux. Vieux avant l'âge, vieux superlativement, passionnément et même jusqu'à la folie. «Je m'amuse à vieillir, c'est une occupation de tous les instants» écrira-t-il du reste quelques années plus tard. Dans la mémoire collective, Léautaud s'installera comme ce vieillard cynique, impitoyable et sarcastique ne trouvant rien de bon dans la société et l'époque qui l'entourent. Sa jeunesse paraîtra une chimère sujette à caution, un peu comme si cet homme-là avait surgi spontanément, armé de son esprit et casqué de ses partis -pris, de la cuisse de quelque Jupiter un peu facétieux ou fatigué. Ainsi refusera-t-il d'évoquer avec Robert Mallet, lors des *Entretiens* radiophoniques, cette période pour rien, inutile, nulle et non-avenue, de sa vie comprise entre l'enfance et la vieillesse, et dont témoigne pourtant l'année 1907 dans le *Journal*.

Pour l'heure, Léautaud chez Bertha Staub évoque Julien Sorel découvrant, dans l'église de Verrières, un papier annonçant l'exécution à Besançon d'un certain Louis Jenrel, et se contentant de remarquer que le nom du malheureux finit comme le sien sans oser imaginer qu'un malin démiurge vient de lui mettre son destin sous les yeux. Léautaud évoque les sensations étonnantes ressenties durant cette après-midi passée en compagnie de la vieille dame mais ne va pas plus loin. Il ignore que ces «sensations de vieillesse», qui sont une amorce incompréhensible pour lui, viennent de donner comme un coup de fouet à ce Daimon qui l'habite et attendait patiemment son heure.

⁶ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t. I, p. 374. Sur le glissement entre journal littéraire et journal intime, cf.: Catherine RANNOUX, *Les Fictions du journal littéraire: Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus*, Genève, Droz, 2004.

3. Un Daimon nommé Boissard.

Nous avons évoqué les trois récits que Léautaud a publiés entre 1903 et 1907. Les deux derniers, *In Memoriam* et *Amours*, n'ont pas paru en volume mais seulement dans la revue bihebdomadaire du *Mercur de France*. Léautaud n'est pas satisfait de ces deux dernières œuvres. «J'ai tout ce qui compose *Amours* en horreur. J'ai écrit cela trop vite, comme un travail commandé»⁷, écrit-il le 12 juin 1907. Ce n'est pas l'avis de Lucien Descaves, président et cofondateur de l'Académie Goncourt, qui lui garantit quasiment le Prix à condition que les deux récits soient réunis en un seul volume de façon à ce que l'ensemble ait une longueur suffisante pour concourir. «Quel changement, quel événement [ce serait] dans ma petite vie»⁸, reconnaît-il dans son *Journal*. Le Prix Goncourt, encore jeune mais déjà important dans le monde éditorial, c'est la perspective qui s'ouvre d'un autre Fatum que celui qu'il pressent parfois et le fait écrire à plusieurs reprises qu'il se voit déjà en futur écrivain raté, inconnu, n'ayant jamais rien fait, comme en ce jour, précisément, où Gourmont lui propose cette place au *Mercur de France*: «cette nouvelle ne m'a pas réjoui. C'est ridicule parce que cela ne repose sur rien, n'est en rien réel, mais il m'a semblé que j'étais comme un vieil écrivain raté, sans talent, n'ayant connu que des foudres, au secours duquel on vient, en lui offrant un emploi»⁹. Mais quelque chose de plus fort que le désir de mettre tout en œuvre pour contrecarrer ce destin-là, qui ne lui paraît pourtant pas réjouissant, le retient, l'empêche de faire ce qu'il faut pour s'y dérober, le paralyse. On a l'impression à la lecture du *Journal* qu'il freine des quatre fers, qu'il y a une sorte d'angoisse de la réussite, une forme de névrose d'échec. «C'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que je vais faire, mais qui jamais ne me pousse à l'action», dit de son Daimon Socrate (selon Platon dans son *Apologie de Socrate*)¹⁰. De fait, s'il y a un point commun entre le Daimon de Léautaud et celui de Socrate, c'est ce principe d'inaction, cette méfiance vis-à-vis du cercle infernal des actions humaines, de cet engrenage mystérieux et inquiétant, ce Moloch. Ainsi le volume attendu ne paraîtra jamais. Léautaud ne cessera plus, jusqu'à la fin de ses jours, de retravailler ces deux textes, sans cesse insatisfait, sans cesse arrêté dans ses corrections par les interminables rêveries dans lesquelles le plonge

⁷ *Ivi*, p. 392.

⁸ *Ivi*, p. 455.

⁹ *Ivi*, p. 398.

¹⁰ PLATON: *Apologie de Socrate*, suivi de *Criton*, traduction de Luc Brisson, Paris, GF Flammarion, 1997, p. 111.

ce travail et en filigrane desquelles s'écrivent, à l'encre invisible, les innombrables volumes de sa recherche du temps perdu.

En septembre de cette cruciale année 1907, Alfred Vallette et Remy de Gourmont proposent à Léautaud de prendre la chronique dramatique de la revue en remplacement de Ferdinand Herold. Sans enthousiasme, il accepte:

C'est entendu. Je prends la critique dramatique. J'ai bien hésité. Je ne suis pas du tout sûr de moi. Je ne sais pas du tout si je saurai m'en tirer, mais tous les deux ont si bien insisté, m'ont si bien encouragé, et si cordialement. (...) Je signerai Maurice Boissard comme j'ai déjà signé l'article que j'ai publié sur la Comédie-Française. Maurice, le prénom de mon frère, Boissard, le vrai nom de ma marraine Bianca. Je prendrai le personnage d'un vieux monsieur¹¹.

Maurice Boissard est né en 1905 à l'occasion de l'écriture de la chronique consacrée à la Comédie-Française qui est mentionnée dans cette citation. Léautaud s'était amusé - en réponse à un volume de souvenirs sur le Théâtre Français qui venait de paraître et lui avait semblé manquer singulièrement de vie et de fantaisie - à imaginer ce vieux Monsieur qui en savait bien plus long et de bien plus croustillantes que le mémorialiste en question sur les coulisses de la vénérable institution. Léautaud avait effectivement été un familier de la Comédie-Française puisque, lorsqu'il était enfant, il accompagnait régulièrement son père dans le trou du souffleur où celui-ci officiait. Il se promenait dans les couloirs, surprenait les conversations, devinait les caractères, observait et écoutait tout, faisait son apprentissage de la comédie humaine. Ce fut en 1905 un préambule, un surgissement proleptique du vieux Maurice Boissard. C'est en 1907 le début d'une longue carrière. Boissard sera le chroniqueur dramatique du *Mercure de France* jusqu'en 1920. C'est à cause de sa liberté de ton, jugée quelque peu exagérée par le directeur de la revue, que celui-ci la lui retirera. Il poursuivra son œuvre à la *NRF*, débauché par Gide et Rivière l'année suivante, puis, expulsé par Gallimard deux ans plus tard pour les mêmes raisons de liberté de ton, il terminera sa carrière aux *Nouvelles littéraires* de Maurice Martin du Gard, lequel le congédiera encore pour le même motif après quelques mois d'une collaboration cordiale mais houleuse. Il fera une apparition à la *NRF* en 1939 et Gallimard publiera l'ensemble des chroniques sous le titre de *Théâtre de Maurice Boissard* en 1943.

¹¹ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t.1, p. 391.

«Il faut presque toujours un coup de folie pour bâtir un destin»¹² explique Marguerite Yourcenar à Mathieu Galey dans *Les Yeux ouverts*. Maurice Boissard est bien autre chose qu'un pseudonyme doublé d'un personnage fictif. C'est le coup de folie - ou de génie comme on voudra - qui va accélérer le consentement à lui-même de Léautaud, c'est à dire à son destin.

Déjà, le 5 janvier 1904, Léautaud écrivait: «Qu'on est long avant d'oser être soi [...] il faut beaucoup de temps avant de se décider à se montrer tel qu'on est, délivré du souci de ce qui est admiré et qu'avant on cherchait naïvement à imiter, se forçant à le trouver bien, malgré la secrète différence que l'on en sentait avec soi»¹³. Puis, peu de temps après, le 27 mars de la même année: «j'ai passé assez d'années à m'efforcer à admirer ce qu'on me disait qui était admirable. Le temps est venu, depuis un an, d'être moi, passionnément»¹⁴. A cette époque, il entrevoit bien ce que cela peut signifier que d'être lui-même passionnément. Il le formule, on le voit, comme une prise de distance radicale avec les idées communes, avec les choses admises, comme une nécessaire prise en compte de cette «différence» en lui à laquelle il n'ose encore complètement prêter l'oreille parce que ce vers quoi elle le mène n'est pas exactement le destin qu'il avait rêvé pour lui depuis ses débuts en littérature. En cela, le renoncement au Goncourt est certainement un moment clé de cette acceptation à partir de laquelle il aurait pu faire sienne la célèbre maxime de Cocteau: «Ce que les autres te reprochent, cultive-le: c'est toi!».

Les esclaves romains appelaient *Ipsimus* un maître tyrannique, littéralement un soi-même plus que soi-même, un superlativement lui-même, un hyper-ego souverain. C'est, cet *Ipsimus*, ce que sera Boissard pour Léautaud. Un super-moi qui concentre, cristallise et exacerbe toutes les tendances en Léautaud dans la mesure où elles concordent avec lui mais qui écrase, détruit, fait rendre gorge à tout ce qui détonne, tout ce qui ne cadre pas, aux embryons d'autres vies possibles. Un peu à l'instar de ces fauves qui dévorent les petits à même de leur faire de l'ombre un jour ou l'autre, de contester leur suprématie. Léautaud, en laissant ce *Fatum* d'être Maurice Boissard prospérer, dit en même temps adieu à ses rêves de gloire littéraire, à son goût pour le confort matériel, à ses ambitions sociales, au couple bourgeois qu'il est encore en train de vivre, avec tout ce qui compose l'idéal communément admis de la vie heureuse. Il largue les amarres, il part seul. Envoûté par son Daimon, ce que Léautaud perd en complexité, en nuances, en pluralité des possibles, autant de qualités nécessaires au romancier, il le gagne en force, en puissance, en netteté, en singularité, autant de qualités qui font un personnage mémorable. Maurice Boissard sera son chef-d'œuvre. A l'instar de Wilde Léautaud n'aura mis

¹² Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts, Entretiens avec Mathieu Galey*, Paris, Bayard, 1997, p. 159.

¹³ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t. 1, p. 99.

¹⁴ *Ivi*, p. 119.

peut-être que son talent dans ses livres mais tout son génie dans sa vie. Son génie ou son Daimon.

4. Le diariste face à son Daimon

Léautaud est fondamentalement un homme de Lettres. Lorsqu'il jouait au troisième clerc dans son étude de notaire, il passait ses soirées à lire, et le reste du temps à rédiger des vers sur une table qu'il avait ironiquement baptisée «l'établi à rimes» car il compensait par la graphomanie le fait de ne pas évoluer quotidiennement dans le seul vrai monde pour lui: le petit milieu de l'édition parisienne. Y être, ou en être, c'est *être*. C'est pourquoi la situation est si critique en 1907 avant la double intervention de Gourmont. L'inspiration n'y étant plus, l'imagination lui faisant défaut, le génie poétique étant résolument absent, il y a une menace terrible d'être éjecté tôt ou tard de cette république des lettres dans laquelle il faut en permanence montrer ses papiers, au sens de son travail d'auteur, pour en être reconnu citoyen de fait. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles Léautaud s'abandonne corps et âme à son Daimon. Le personnage qu'il va désormais incarner va prendre le relais de l'écriture. En plus de faire l'intérêt de ses chroniques dramatiques, ses mots, ses réparties, ses saillies, vont compenser l'assèchement de l'inspiration. Nous sommes encore à cette période où les échos ont la part belle dans toute la presse. André Billy, futur académicien Goncourt et néanmoins ami de Léautaud qui officie un peu partout dans la presse, s'amuse à colporter ses saillies, quitte à les inventer parfois. On parlera très vite du «terrible Léautaud» ou de «l'impitoyable Maurice Boissard». Cette réputation contribue à la formation du personnage. Faute de faire des livres, Léautaud fait des mots puis de ses mots il fera au bout du compte des livres comme *Passe-Temps I et II*, *Mots, propos et anecdotes*. Cette verve sarcastique, cet esprit frondeur qui tranche avec le discours compassé des plumitifs qui ne veulent se fâcher avec personne, lui confère une identité dans le monde littéraire. Dans ce milieu il sera marginal peut-être - puisqu'improductif, sans influence réelle et, du fait de son rôle d'histriion, peu pris au sérieux - mais il y sera et c'est l'essentiel.

Je sens que je deviens très misanthrope, depuis quelque temps, sauvage en diable. Les gens me sont antipathiques, mon grand amour d'autrefois pour la solitude m'a repris très fortement. Je regarde cette transformation avec curiosité, me demandant quoi l'a produite. Je n'ai été

blessé, ni déçu par personne, et personne non plus ne m'a nui. [...] C'est cependant un fait: ma sauvagerie redevient très grande, avec ceci en plus, cette antipathie dont je viens de parler¹⁵.

Léautaud écrit cela à la toute fin de l'année 1907, le 29 décembre. On notera que ces sentiments ne sont pas entièrement nouveaux, à l'exception de l'antipathie, qu'il s'agit de la résurgence d'une part de sa personnalité - «mon grand amour *d'autrefois* pour la solitude», «ma sauvagerie redevient très grande» - dont il s'était éloignée. Cela correspond à ce que nous avons dit plus haut de cette période de relatif égarement dans d'autres voies que celles de son Fatum. Grâce à son Daimon, Léautaud redevient lui-même, redécouvre ce qu'il savait déjà, à l'instar de Socrate encore, pour qui apprendre c'est retrouver en soi le droit chemin vers la vérité.

Tout au long de sa vie, l'écrivain aura de ces étonnements face à lui-même, comme s'il sortait soudain d'un rêve avant d'y replonger aussitôt. Il consignera ces réflexions, discordantes avec la tonalité générale du *Journal littéraire*, dans «un coin de Journal» comme il l'écrit lui-même, un peu honteux et aussi, dirait-on presque, dans une sorte de crainte de contrarier ce terrible Ipsimus. A la fin, ce sont des entrées très émouvantes. Il se décrit comme étant réveillé régulièrement «la nuit par [sa] propre voix»¹⁶ qui raconte inlassablement sa vie mais qui semble en raconter aussi d'autres, celle d'il ne sait quels gens, peut-être toutes celles qu'il aurait pu vivre sans le coup d'Etat «daimoniaque» de 1907. «L'homme que je suis devenu. Par moments, malgré moi, je n'en reviens pas [...]. Je suis devenu dur. Je n'aime presque plus rien.»¹⁷, écrit-il le 19 août 1955, à peine six mois avant sa mort. C'est là toute l'ambivalence de son destin, l'avant et le revers de la médaille du pacte vaguement faustien signé en 1907.

Freud définissait le destin dans *La Dynamique de transfert* comme l'association de Daimon, les forces intérieures agissantes, et de Tyché, les événements extérieurs, les circonstances. Nous avons largement laissé de côté la question de la Tyché qui n'était pas l'objet de notre étude. Cependant il est impossible de passer complètement sous silence deux événements majeurs dans la vie de Léautaud, deux événements d'ampleur universelle. La première et la seconde guerre mondiale. Quelle que soit sa capacité à s'extraire du spectacle de la barbarie humaine - il refuse de s'informer, refuse de prendre parti, s'enferme avec passion dans ses obsessions nombrilistes comme Gide en Tunisie relit Montaigne et La Fontaine - il en est tout de même fortement atteint. Sa capacité de dégoût pour le genre humain s'en trouve fortement

¹⁵ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t.1, pp. 462-463.

¹⁶ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t. 3, p. 1600.

¹⁷ *Ivi*, pp. 2059-2060.

amplifiée, puisant dans le spectacle du monde d'indiscutables raisons de s'affirmer. Sa misanthropie, élément fondamental de son Daimon, s'envenime et dégénère en haine sans plus rien de jubilatoire. «Jamais je ne me consolerais de la guerre, jamais je ne l'oublierai, j'en suis empoisonné pour le restant de mes jours»¹⁸, note-t-il en 1925. «Honte à tous ceux qui n'en gardent pas au fond d'eux-mêmes comme une tristesse, une sorte de poison dont le goût de temps en temps remonte aux lèvres», ajoute-t-il dans *Passe-Temps*.

Le plus souvent très en train, très en verve, comme animé par la présence d'un public fût-il restreint à un seul membre, Léautaud n'était plus le même homme une fois seul chez lui: «Personne ne m'aura connu. J'aurai été, sous mon rire, le désenchantement, le désespoir complet. Je ne l'ai jamais exprimé par pudeur, par crainte du ridicule. J'hésite même à le noter dans ce coin de Journal»¹⁹. Cette dissociation fut également l'objet d'une amorce. Dans sa chronique du 12 mai 1923 pour les *Nouvelles Littéraires*, Maurice Boissard raconte, dans le cadre de l'une de ses interminables digressions, l'un souvenir d'enfance: «Ma marraine Bianca [Bianca Boissard, donc], alors à la Comédie Française, que j'allais voir chez elle, presque chaque dimanche, rue de Rome, au coin de la rue de l'Arcade. Il y avait, sur la cheminée de son salon, une poupée à deux visages: *Jean qui pleure et Jean qui rit*. Une perruque mobile, qu'on faisait glisser, permettait de montrer à volonté l'un des deux visages, en cachant l'autre. [...] La transformation, dont le truc m'échappait, me plongeait dans l'étonnement»²⁰. Jean qui pleure c'est Léautaud, le désenchanté, l'éternel insatisfait, l'homme déçu, blessé, mélancolique, amer, à qui l'idée d'aller «se foutre à l'eau» n'était pas étrangère. Jean qui rit c'est Maurice Boissard, le comédien, l'amuseur, le cabotin, celui que Vallette appelait dans son bureau pour raconter les anecdotes à sa manière tellement vivante et irrésistible aux visiteurs du jour, celui qu'on invitait volontiers dans les réunions littéraires ou mondaines et où il aimait, quoi qu'il en dise, faire l'objet de toutes les attentions. C'est le clown. L'année 1907 du Journal n'est du reste pas sans évoquer la progression du poème bien connu de Michaux qui porte ce nom. De destruction en destruction, «vidé de l'abcès d'être quelqu'un», débarrassé de cette «idée-ambition» de réussir son œuvre et sa vie, le clown Boissard, à l'instar du clown de Michaux, renonce à une certaine idée de ce que c'est qu'être écrivain pour se mettre en quête d'une vie plus authentique, plus vivante et mouvante, moins soumise aux exigences de toutes sortes qui régissent le monde littéraire, sans pour autant renoncer à l'écriture. Cette figure de clown relie

¹⁸ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t. 1, pp. 1620-1621.

¹⁹ P. LÉAUTAUD, *Journal littéraire, op. cit.*, t. 2, p. 1235.

²⁰ P. LÉAUTAUD, *Théâtre de Maurice Boissard*, in *Œuvres*, Mercure de France, 1988, pp. 1666-1667.

Léautaud à son enfance, et à quelque chose de l'enfance universelle, en le déliant pour toujours de la société des hommes.

Gide avait beaucoup de sympathie pour Léautaud. Ce qui en soi peut laisser perplexe. Mais l'auteur des *Faux-Monnayeurs* avait écrit dans son Introduction au *Théâtre* de Goethe, une phrase qui aurait pu s'appliquer à l'auteur du *Journal littéraire* aussi bien qu'à celui de *Faust*, qui peut donner au moins partiellement sens à cette sympathie presque contre-nature a priori: «Un démon, son démon, le guide et l'entraîne; il sait qu'en agissant sous sa dictée il se tirera toujours d'affaire; aussi bien accepte-t-il d'être poussé par lui dans les plus mauvais pas. Car ce n'est pas le bonheur qu'il cherche; ou du moins il tiendra pour bonheur d'accomplir pleinement son destin. C'est seulement cela qui importe»²¹.

²¹ <http://www.gidiana.net/Listdemon.htm>